

Sophie Létourneau, Nicolas Delisle-L'Heureux, Maude Favreau
Marie-Michèle Giguère

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2013). Compte rendu de [Sophie Létourneau, Nicolas Delisle-L'Heureux, Maude Favreau]. *Lettres québécoises*, (152), 24–25.

☆☆☆ ½

SOPHIE LÉTOURNEAU

Chanson française

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 192 p., 21,95 \$.

Apercevoir un grand amour

Même lorsque les sentiments les plus doux et les intentions les plus nobles sont réunis, parfois, l'amour, c'est aussi une question de « timing ».

Dommage, as-tu pensé, il y avait longtemps que tu n'avais pas rencontré l'homme de ta vie. (p. 24)

Il y a cela de paradoxal avec le roman d'amour : on est nombreux à aimer en lire — ouvertement ou pas — pourtant, s'il y a un genre romanesque où l'on peut facilement trouver du mièvre, du vulgaire ou des clichés, c'est bien celui-ci. Dans son premier roman, *Chanson française*, Sophie Létourneau contourne ces pièges. Elle propose une histoire d'amour bercée de nostalgie dès les premiers instants, une évocation douce-amère des grandes aspirations amoureuses qui se brisent contre la réalité.

On a tous un jour besoin d'un roman aussi enveloppant. À découvrir.

Béatrice est enseignante au primaire, habite le même appartement que lorsqu'elle était étudiante, sauf qu'elle ne le partage plus avec des colocataires. Elle a connu des hommes, mais « aucune de ces histoires n'[a] duré ». Elle avait 26 ans lorsque sa « sœur a cru de son devoir de forcer le destin ». C'est alors qu'on lui présente Christophe. Et que le charme opère. Sauf que Christophe rêve d'une maison remplie d'enfants, à Montréal, alors que Béatrice prépare depuis longtemps un échange d'un an avec une enseignante française. Et tout doucement, sans morale, le roman soulève cette question, à savoir si l'on doit tout bousculer — sa vie, ses rêves — lorsque l'on rencontre quelqu'un.

Ici, les gestes chargés de sens sont rarement des actes d'éclat : une chapka déposée chez lui alors qu'approche l'hiver, un message sur le répondeur. Les chagrins n'en sont pourtant pas moins vrais. *Chanson française* n'est pas une succession de grandes envolées romantiques : il montre l'attente et la solitude, faites de spéculations et de langages ; de découragements et d'espoirs.

Tendrement efficace

Le roman évoque de grands troubles sans exagérer le trait. La simplicité maîtrisée de la plume et ce talent manifeste pour les mots, que l'on constate malgré l'écriture qui ne tente pas d'épater la galerie, servent magnifiquement le récit. L'histoire toute singulière de Béatrice est joliment commune et aura sans doute des échos dans les souvenirs de plusieurs. Pourtant, on ne tente pas ici de faire de la protagoniste le symbole d'une génération : écrire une douce histoire d'amour, où les élans de nostalgie et d'enthousiasme se côtoient dans le même bazar que dans la vie, c'est déjà une grande réussite.

Il y a quelque chose de profondément reposant à découvrir un roman d'amour qui ne tente pas de faire le portrait des amours désabusés des



SOPHIE LÉTOURNEAU

trentenaires actuels ou des rapports ponctués de textos de la génération Y. Une histoire douce et triste ; la sensibilité de la plume, l'amour manifeste des mots : c'est aussi très efficace. Après tout, à l'instar de Béatrice, quand on se questionne le soir venu sur les choix qu'on a faits, rarement s'interroge-t-on sur le rapport qu'ils ont à notre génération.

On a tous un jour besoin d'un roman aussi enveloppant. À découvrir.

☆☆☆

NICOLAS DELISLE-L'HEUREUX

Les pavés dans la mare

Montréal, Pleine lune, coll. « Plume », 2013, 302 p., 25,95 \$.

Rêver la révolution

En ville comme au fond des bois, des gens ont rêvé d'une société autre. Jakob Labonté et ses amis multiplient les coups d'éclat pour dénoncer le capitalisme puis, un jour, Jakob découvre un lieu où d'autres avant eux ont imaginé une communauté différente, isolée de tout : une autre façon de vivre.

Chaque seconde, j'y pensais : les fondateurs du lac Sauvage avaient laissé derrière eux leur passé, leurs familles, leurs compatriotes et leur terre natale dans le but de ne plus souffrir de leur brûlante aversion pour cette société qui leur servait de Mère-Patrie. Moi, je me retrouvais à singer une croix, la bouche béate, avec l'espoir ardent d'une rémission. (p. 21)

Les pavés dans la mare, premier roman de Nicolas Delisle-L'Heureux, relate à la fois l'utopie qui a fait naître un jour le domaine du lac Sauvage, en Abitibi, qui fut jadis une commune bercée d'ambitions de liberté et de nature, et le parcours de Jakob, un jeune adulte en quête d'une société plus juste mais surtout de lui-même.

Bien que plusieurs centaines de kilomètres séparent les deux lieux où s'ancre ce roman, le lac Sauvage comme le sud-ouest de Montréal nous font découvrir des personnages bercés d'idéologies similaires. En ville comme au fond des bois, ceux-ci défendent des idéaux qui laissent peu de place aux compromis. C'est que les destins de ces lieux sont entrelacés : le Petit Fou, la pizzeria du Sud-Ouest, où Jakob fait la rencontre d'une nouvelle bande d'amis activistes et radicaux, est tenue



NICOLAS DELISLE-L'HEUREUX



MAUDE FAVREAU

par Irène, une femme qui a vécu l'âge d'or du lac Sauvage. Le père de Jakob y a aussi passé quelques années au cours desquelles il a eu un premier fils, Édouard, qui deviendra un jeune homme tourmenté dont Jakob voudra à plusieurs reprises s'éloigner.

Le roman relate l'émancipation du jeune homme, qui délaisse ses études pour se lancer dans des actions contestataires avec ses amis, puis l'exode dans les bois, sur les traces de son père, mais surtout des piliers du lac Sauvage, la famille Samson, dont plusieurs des membres sont devenus de véritables légendes.

Une grande fresque

Les pavés dans la mare parvient à inscrire la quête personnelle du protagoniste principal dans quelque chose de plus grand, à la frontière de la saga familiale et de la légende hippie. Il dit beaucoup plus sur la nature humaine — sur la fibre révolutionnaire qui s'essouffle avec les blessures et les années, sur les amitiés et les loyautés que l'on croyait indissolubles — que sur les idées politiques ou les piliers des révolutions. L'ensemble, au final, est assez réussi, bien que l'histoire prenne parfois ses aises dans des détours qui ne font pas toujours avancer le récit.

À l'image du projet narratif de ce roman, l'écriture ici est ambitieuse : les adjectifs et adverbes foisonnent et bien qu'ils soient pour la plupart joliment choisis, on s'y enfarge parfois, comme les personnages dans leur empressement à changer le monde. Certes imparfait, ce premier roman est un peu à leur image : on se doute bien qu'ils en font un peu trop, mais ils n'en sont pas moins attachants.

☆☆☆

MAUDE FAVREAU

La fée des balcons

Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2013, 240 p., 19,95 \$.

Le chagrin de maman

Conte triste et attachant d'une enfance trop lucide. La famille éclatée, la pauvreté, et la détresse psychologie vue à travers les lunettes épaisses d'une fillette qui comprend beaucoup de choses du monde des grands.

Je me dirige vers ma chambre. Elle vient me donner un gros bec à la cigarette et aussitôt la porte refermée, je la rouvre pour sauter dans le champ de son grand lit aux draps fleuris.

Pelotonnée de mon côté, je tombe comme une tonne dans le sommeil. Maman ne me tassera jamais de là. Elle est bien incapable de troubler la paix quand elle la trouve. (p. 29)

Vous objecterez que je suis facile à contrarier, mais entre ce roman et moi, les choses ont mal débuté. Les premières lignes de la quatrième de couverture m'ont irrité : « Il fallait le faire. Il fallait oser. Mais il fallait surtout réussir. Pari tenu ! Maude Favreau redonne la parole à une narratrice enfant. D'autres, entre-temps, s'y sont cassé la plume. » Cette affirmation est à mon avis déconnectée de la littérature québécoise des récentes années, où *La petite et le vieux*, *Mémoires d'une enfant manquée* ou *Pleurer comme dans les films* ont relevé avec brio ce défi. On tentait sans doute maladroitement de nous dire : voici une auteure qui tente de faire vivre l'enfance sous sa plume.

Tout compte fait, le personnage de Valentine, cette petite fille aux grosses lunettes, est fort bien construit et le roman est plus attachant et surtout moins vaniteux que les lignes par lesquelles on tente de le vendre. Valentine vit avec sa mère plutôt qu'avec son père, parce que sa maman « a BESOIN » d'elle. Cette femme, qui ne pourrait gérer son anxiété sans les dizaines de cigarettes qu'elle fume chaque jour, vit de « Grandes Tristesses », comme les appelle Valentine. Car ici, ce qui distingue l'enfant de l'adulte, c'est la capacité de la première à s'émerveiller encore, à s'enthousiasmer, parce que, bien souvent, on ne sait plus très bien qui prend soin de qui, la mère de la fille ou la fille de la mère.

Le quotidien de Valentine est bercé par des préoccupations de son âge — le beau François-Xavier dans sa classe, un jouet qu'elle convoite, impressionner ses cousins — et des questionnements qui surprennent : depuis quand sa mère est-elle triste, mais qui est cet homme qui dort soudainement chez elle ?

Souvent, pour les vacances, Valentine et sa maman quittent la ville et leur appartement pour retrouver la maison de campagne familiale, chez les grands-parents, où Valentine s'amuse sur le lac, passe du temps au magasin que tient son grand-papa. Une bouffée d'air frais pour ses poumons, mais aussi pour sa tête d'enfant.

Sauvée par l'imagination

Il y a quelque chose de doux dans le regard de l'enfance sur la vie, qui rend tolérable — parfois drôle, très souvent attachant — ce quotidien pourtant gris. Grâce à son imagination débordante, Valentine ne souffre pas trop, se tire d'affaire même si elle peut rarement s'appuyer sur cette figure parentale en détresse. *La fée des balcons* illustre avec justesse cette capacité des petits êtres à s'accommoder d'une multitude de réalités.